

plus active : l'accroissement de la population de Paris par cette affluence d'étudiants venus de toutes les provinces et de l'étranger, et l'éclat que les écoles jetaient sur la capitale du royaume, ne furent peut-être pas les seuls motifs de la bienveillance royale, et Philippe prévint probablement quel parti la royauté tirerait de la résurrection du droit romain. L'enseignement des Pandectes ne devait être guère moins funeste à la féodalité que l'institution des troupes soldées. Ce fut une arme à deux tranchants, bonne à la fois contre le baronnage et contre la papauté. Les écoles avaient déjà reçu divers privilèges de Louis VII, grand ami de *clergie*, quoiqu'il ne fût rien moins que *grand cleric*. Philippe leur en octroya de beaucoup plus considérables, à l'occasion d'une de ces scènes tumultueuses dont Paris était souvent le théâtre.

Les écoliers, pour la plupart pauvres et turbulents, étaient sans cesse en guerre avec les habitants du quartier méridional de Paris et des bourgs Saint-Germain-des-Prés, Saint-Marcel et Saint-Victor. En l'an 1200, des écoliers allemands ayant assommé un maître cabaretier qui avait battu le valet d'un d'entre eux, les bourgeois, le prévôt royal de Paris à leur tête, assaillirent à leur tour les jeunes gens, à coups de bâton, de pique et d'arbalète. Vingt-deux étudiants furent tués, entre autres un archidiacre de Liège, et beaucoup d'autres furent blessés. A cette nouvelle, le roi entra en véhémence colère, condamna son prévôt à une prison perpétuelle, fit raser les maisons et arracher les vignes de plusieurs bourgeois, et garantit à l'avenir la sûreté des étudiants par une ordonnance importante. Il fut enjoint à tout bourgeois ou autre qui verrait un écolier maltraité ou blessé par qui que ce fût, d'arrêter le *malfauteur* et de le livrer à la justice du roi. L'enquête par témoins était seule admise pour prouver le délit, et l'accusé ne pouvait réclamer le duel judiciaire ni les épreuves ou ordalies. Les écoliers furent admis à l'entière jouissance du bénéfice de *clergie*; ils ne furent désormais justiciables que des tribunaux ecclésiastiques, et les

officiers royaux eurent défense expresse de mettre la main sur eux, hors le cas de flagrant délit; dans aucun cas et pour aucune accusation, le chef des écoles (le recteur de l'Université) ne pouvait être arrêté par la justice civile. Les privilèges ecclésiastiques, si contraires, en thèse générale, au bon ordre et à l'équité, se trouvèrent ici favoriser essentiellement les lettres.

## IV

Tandis que Richard Cœur de Lion expirait obscurément au fond du Limousin, et que Philippe-Auguste se débattait contre la cour de Rome, une nouvelle croisade s'organisait en France. Salah-Eddin avait terminé sa carrière en 1193. Les chrétiens orientaux rompirent alors la trêve conclue par Richard Cœur de Lion avec ce grand homme : loin de mettre à profit la mort de Saladin, ils perdirent Jaffa et plusieurs autres places que l'illustre sultan leur avait laissées, et leurs possessions en Palestine furent presque réduites aux villes d'Acre et de Tyr. Trois grands corps d'armée allemands, qui passèrent en Palestine de 1195 à 1197, recouvrèrent Jaffa et dégagèrent à peu près la côte; mais Jérusalem et l'intérieur de la Palestine restèrent au pouvoir des musulmans. Innocent III s'efforça de réveiller le zèle de la chevalerie française, et offrit la remise de tous péchés « à quiconque ferait le service de Dieu un an en l'*host* ». Le fameux curé Foulques de Neuilli, après avoir prêché la réforme des mœurs et la conversion des pécheurs, se mit à courir le pays en appelant les chevaliers à la guerre sainte; il vint prêcher la croisade à Arcis-sur-Aube, au milieu d'un tournoi où l'élite de la chevalerie française s'était rassemblée sous les auspices du jeune Thibaud V,



comte de Champagne, frère et successeur du comte Henri II, mort récemment roi titulaire de Jérusalem. Foulques fut accueilli par un enthousiasme général : le puissant comte Thibaud, qui comptait sous sa bannière jusqu'à dix-huit cents hommes d'armes, son cousin Louis, comte de Chartres et de Blois, Simon, comte de Montfort-l'Amauri, qui plus tard acquit une si fatale et si sanglante renommée, et une foule d'autres seigneurs, se croisèrent sur-le-champ. Cet exemple fut bientôt suivi par Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, et par un second flot de prélats et de barons (1199-1200). Les croisés sollicitèrent en vain le roi Philippe de se mettre à leur tête : Philippe n'était nullement disposé à cette œuvre de dévotion, lui qui tout récemment dans sa colère contre le pape, s'était écrié « qu'il se ferait volontiers mécréant comme *Saladin!* » Le jeune comte Thibaud étant mort de maladie pendant les préparatifs, la conduite de l'expédition fut déferée au marquis de Montferrat sur le refus du duc de Bourgogne et du comte de Bar; et, après de longs retards, l'armée, forte de quatre mille cinq cents chevaliers, neuf mille écuyers et servants d'armes à cheval, et vingt mille hommes de pied, alla s'embarquer à Venise (8 octobre 1202).

La destinée de cette expédition fut aussi brillante qu'extraordinaire : elle ne vit jamais les rivages de la Palestine. L'habile et ambitieuse république de Venise, espérant se servir des barons français, n'avait consenti à leur fournir des vaisseaux qu'au prix énorme de 85 000 marcs d'argent. Les seigneurs croisés ne purent payer intégralement cette somme exorbitante; les Vénitiens leur proposèrent de s'acquitter en aidant le doge ou duc Henri Dandolo à reprendre, sur le roi de Hongrie, la ville maritime de Zara en Dalmatie. Le doge, quoique octogénaire et presque aveugle, se croisa et partit avec les Français, et l'on prit Zara, bien que le pape eût défendu, sous peine d'excommunication, d'attaquer le roi de Hongrie, qui avait lui-même reçu la croix. Sur ces entrefaites arrivèrent des envoyés d'Alexis, fils d'Isaac l'Ange, empereur

d'Orient, qui avait été détrôné, emprisonné et aveuglé par son frère. Alexis conjurait les croisés d'employer leurs armes à lui rendre son héritage, et offrait de réunir l'Église grecque à l'Église latine sous l'obéissance papale, de donner aux croisés 200 000 marcs d'argent, avec des vivres pendant toute la durée de leur expédition d'Orient, et enfin de les accompagner lui-même en Égypte avec une armée grecque. C'était en Égypte et non en Judée que les croisés devaient descendre, à cause d'une trêve conclue récemment entre les chrétiens et les musulmans de Syrie, ou plutôt à cause des idées nouvelles qui se propageaient sur les vrais intérêts de la chrétienté en Orient. Les stériles combats livrés en Palestine depuis tant d'années avaient dessillé bien des yeux, et les débats auxquels la proposition d'Alexis donna lieu attestèrent les progrès de l'intelligence politique chez les Latins. Il se dit un mot profond dans la discussion : « La Terre sainte ne peut être recouvrée que par l'Égypte ou par la Grèce ».

Les offres d'Alexis furent acceptées, malgré Simon de Montfort et beaucoup d'autres, qui voulaient exécuter littéralement leur vœu et cingler droit à la Terre sainte. Le pape même, quelque intérêt qu'il eût à réduire l'Église grecque sous sa suprématie, avait intimé aux croisés d'aller descendre à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre, plutôt que d'attaquer un peuple chrétien. Les croisés ne l'écoutèrent pas : ils firent voile pour Constantinople; ils assaillirent audacieusement, par terre et par mer, cette ville immense, qui aurait pu mettre sur pied à elle seule une armée double de la leur. Le lâche peuple de Constantinople, qui eût pu anéantir les étrangers rien qu'en secouant sur leurs têtes les dalles de ses terrasses, mit bas les armes et laissa livrer au pillage la capitale de l'Empire : la Rome de l'Orient fut traitée par les hommes d'armes français et italiens comme l'autre Rome l'avait été par les hordes des Goths et des Wandaes. La honte, au reste, fut égale pour les vainqueurs et les vaincus : la rapacité des uns n'inspire guère moins d'indignation que la lâcheté des autres;



les chevaliers de France et d'Italie, contemporains et concitoyens des grands artistes qui commençaient à couvrir l'Occident de chefs-d'œuvre d'architecture, montrèrent une brutalité digne des hordes de Genserik ou d'Attila; ils anéantirent une foule de chefs-d'œuvre de l'art antique, entassés dans la ville de Constantin : les marbres de Paros furent mutilés à coup de hache; les statues de bronze furent mises en pièces et « transmues en monnaie ». La prise de Constantinople par les Latins fut un des jours les plus néfastes de l'histoire des arts. Le peuple byzantin parut moins sensible à la perte de tant d'objets inappréciables qu'au pillage des innombrables reliques qui encombraient les églises de Constantinople, et dont les vainqueurs s'emparèrent avec des incidents bizarres et grotesques.

Après le partage de l'immense butin, on procéda au partage de l'Empire. Les Français et les Vénitiens couronnèrent empereur d'Orient le comte Baudouin de Flandre, et Baudouin partagea les provinces grecques en fiefs à ses compagnons, devenus ses vassaux. Le marquis de Montferrat eut Thessalonique et la Macédoine, avec le titre de roi; les Vénitiens eurent trois des huit quartiers de Constantinople, avec le droit de nommer le patriarche, l'île de Crète et beaucoup d'autres possessions maritimes, et, ce qui était le but suprême de leur politique, le monopole du commerce byzantin, source d'incalculables richesses. Le comte de Chartres fut créé duc de Nicée; les croisés champenois occupèrent la Morée, qui fut inféodée au comte de Champlitte et au sire de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, l'historien de cette croisade; l'empereur flamand de Constantinople créa des ducs d'Athènes et des comtes de Lacédémone, comme les rois lorrains de Jérusalem avaient fait des comtes de Bethléem et de Jaffa. Enfin, les clercs latins envahirent les évêchés et les monastères grecs, comme les chevaliers envahissaient les dignités laïques. Toute la chrétienté fut ébranlée par le retentissement de ce grand événement, qui dédommageait magnifiquement les *Francs*, les *Latins*, de leurs pertes en Palestine, conquérait au pape, malgré lui, par les

mains d'une armée excommuniée, l'Empire « schismatique » d'Orient, et effaçait l'Empire grec de la carte de l'Europe avec une si merveilleuse soudaineté. Cette catastrophe avait été préparée de longue main par les incessantes querelles des armées croisées avec la cour de Byzance; et, dans ce contact continu de deux races hostiles, la faiblesse et la ruse avaient dû tôt ou tard succomber sous la force et le courage. La ruine de l'Empire grec ne fut pourtant pas définitive cette fois encore, et les princes grecs, réfugiés dans l'Asie Mineure, entamèrent bientôt contre l'usurpation latine une lutte que secondèrent les terribles irruptions des Bulgares et qui affranchit Byzance au bout d'un demi-siècle.

Un seigneur champenois, un des principaux chefs de la croisade, le sire Geoffroi de Ville-Hardouin, nous a laissé une relation très intéressante de la conquête de Constantinople. C'est le premier homme de guerre français qui ait écrit un livre d'histoire, et son histoire est la plus ancienne que nous possédions en prose française. La prose se formait après la poésie. A Ville-Hardouin commence la longue série de nos Mémoires historiques, une des branches les plus originales et les plus nationales de notre littérature.

Quelques semaines avant que les croisés partissent pour l'Italie, ceux des seigneurs français qui n'avaient pas pris la croix s'étaient engagés dans la querelle toujours renaissante des couronnes de France et d'Angleterre. La querelle allait enfin se décider après tant de vicissitudes. Cette fois, le prétexte de la guerre fut l'enlèvement d'Isabelle d'Angoulême, fiancée de Hugues de Lusignan, comte de la Marche, par le roi Jean d'Angleterre. Jean ayant refusé d'obéir à la sommation de son suzerain, qui le citait à comparaître devant ses pairs les grands vassaux de la couronne, Philippe entra sur-le-champ en campagne, et s'empara des Andelis (1203), pendant que Jean, après avoir assassiné son neveu Arthur, s'enfuyait de Rouen en Angleterre. Vainement le pape Innocent III voulut intervenir dans la querelle, Philippe n'était pas homme à se laisser arracher sa ma-